

JACQUES JULLIENS

Julie des Quatre-Moulins

TOME 2

Julie des Quatre-Moulins Tome 2

CopyrightDepot.com, 2021, © 00072393-1

©Christine S. Éditions 2021

www.chroniquesdejadis.ca

www.ebookine.ca

Couverture : Christine S. avec une photo de fleur de cacao prise en Guyane par Jacques Julliens.

ISBN 978-2-9818846-3-3 (Epub)

ISBN 978-2-9818846-4-0 (Mobi)

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021

ISBN 978-2-9818846-9-5 (Imprimé)

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit, ni par aucun moyen électronique ou mécanique, y compris les systèmes de stockage et de récupération de l'information, sans l'autorisation écrite de l'auteur, sauf dans le cas d'un relecteur, qui peut citer de courts passages résumés dans des articles critiques ou dans une critique.

Ceci est une œuvre de fiction basée sur des faits réels. Cependant, les noms, les personnages, les lieux et les incidents sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive, et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.

JACQUES JULLIENS

Julie des Quatre-Moulins

TOME 2

ROMAN

DU MÊME AUTEUR

Soleil sur la Persante (2019)

Julie des Quatre-Moulins. Tome 1 (2020)

Chapitre I

Les quais du port de Bordeaux s'éloignent. Le *San Mattéo* s'engage dans l'échancrure de la Gironde. Les rives le long desquelles flotte une brume matinale s'écartent peu à peu. Sa haute cheminée crache une épaisse fumée noire que le vent venant de l'océan projette en arrière. Accoudée sur la rambarde du pont, je regarde les bateaux de pêche qui rentrent au petit matin. Surprise par ces odeurs nouvelles pour moi qui n'ai jamais vu la mer auparavant, je respire à pleins poumons l'air iodé qui me pique les narines. Je me plais à offrir mon visage au vent et à sentir mes cheveux voler autour de mes oreilles. Je ferme à demi les yeux. L'inquiétude qui a précédé le départ est oubliée. Je suis heureuse. Je vais au-devant d'un monde inconnu et mystérieux.

Tout s'est passé très vite !

De même que sœur Amélie avant moi, j'avais fini par ne plus prendre plaisir à exercer mon métier d'infirmière. C'était sans doute davantage la routine qui me pesait. Ou la solitude. Ou la perte de tous ceux qui m'étaient chers.

Depuis plusieurs mois déjà, je n'avais reçu du Canada aucune lettre de François. Il est vrai que, absorbée par les démarches, je n'avais pas répondu à son dernier courrier. Je m'en voulais.

Les visites de mon père s'étaient faites de plus en plus fréquentes. Surtout après l'arrivée des pluies d'automne et des jours plus courts. Il avait obtenu le poste qu'il convoitait à l'École préparatoire de gendarmerie à présent installée de façon définitive à la caserne Damrémont de Chaumont. Il avait pris l'habitude de prétexter la moindre contrariété pour passer la nuit à la maison. Il arrivait, sur sa motocyclette, sans m'avoir prévenue. Il savait où trouver la clé de la porte d'entrée si je n'étais pas présente. Je lui avais réservé la chambre de l'oncle Victor, son frère aîné. Il l'avait aménagée à son goût.

Ses visites me faisaient certes plaisir. J'aimais sa compagnie. Pour autant, sa présence devenue trop régulière me donnait le sentiment que je ne disposais plus de moi-même. Ma mère non plus n'hésitait pas à venir de Foulain, par le car ou par le train. J'avais fini par me dire qu'il serait aussi bien qu'ils s'installent tous les deux ici. Dans cette maison que m'avaient léguée ma tante Éliane et mon oncle Victor. Mon père serait plus près de son travail et n'aurait pas à affronter les routes verglacées de l'hiver. Ma mère aurait de quoi s'occuper à la maison et au jardin à qui le manque d'entretien avait donné un air d'abandon. L'idée avait longtemps trotté dans ma tête. Cependant, j'avais tardé à le leur proposer. Je ne parvenais pas à me décider. C'est que je ne me voyais pas revenir aux années de mon adolescence, surveillée à chaque instant par des parents sans conteste attentifs, mais trop possessifs.

Un jour de septembre, tout avait basculé. De mon banc de pierre du jardin de l'hôpital, où je prenais quelques minutes de détente au moment de la pause de midi, ainsi que je le faisais en compagnie de sœur Amélie avant son départ, j'avais eu la surprise de voir la mère supérieure venir vers moi. Elle brandissait une lettre au bout de sa large manche bleue. Son agitation faisait frémir sa cornette extravagante des Filles de Saint-Vincent-de-Paul.

— J'ai une lettre pour toi, Julie, m'avait-elle dit en me tendant une enveloppe non timbrée portant mon prénom.

— Qui peut-il m'écrire par votre intermédiaire ?, je lui avais demandé toute surprise.

— Tu ne devines pas ?

— Oh si ! C'est sœur Amélie !, avais-je dit après un bref temps d'hésitation.

— Tu as deviné juste. Je te laisse la lire en paix. Je peux te dire qu'elle est en bonne santé et qu'elle est heureuse là où elle est.

J'avais failli déchirer le papier en voulant trop précipitamment décacheter l'enveloppe. Les premières lignes laissaient éclater une joie et une sérénité profondes. Si elle n'avait pas apprécié le voyage en bateau, qu'elle disait avoir été long et inconfortable, elle exprimait son plaisir de l'accueil qui lui avait été réservé par les sœurs déjà sur place. Elles étaient toutes de l'ordre de Saint-Joseph de Cluny. Elle n'était restée à Cayenne que quelques jours. Le temps de faire connaissance avec les médecins et le personnel de l'hôpital. Elle avait ensuite été conduite à Saint-Laurent du Maroni. Une véritable expédition, précisait-elle. C'est là qu'elle travaillait désormais. Au sein de ce qu'il restait du bagne.

Elle disait son attirance pour ce pays tout entier à découvrir, pour ses habitants aussi pittoresques que d'aspects variés. Rien à voir avec la France. Tout y est démesuré. Les rivières, les pluies, les distances, les forêts, les animaux et surtout les moustiques. Tout, sauf les moyens qui, eux, manquent cruellement. Peu de matériel, peu de médicaments, une nourriture comptée sauf à accepter la production locale. « On s'y fait ! », semblait-elle s'en amuser. Elle terminait en me souhaitant tout le bonheur possible. Elle avait ajouté, d'une écriture plus appliquée, que si je voulais en savoir plus je n'avais qu'à la rejoindre. Je pourrais voir par moi-même et, trois points de suspension très appuyés plus loin, me rendre utile. J'avais ri. Encore une de ses plaisanteries !

C'est le soir, à la maison, que j'avais de nouveau pensé à la lettre d'Amélie. Je l'avais fourrée dans ma poche avant de reprendre mon travail. Je l'aurais oubliée s'il n'avait pas fallu que je me déshabille pour me coucher. Ce soir-là, j'étais seule aux Quatre-Moulins. Je l'avais relue avant de m'endormir. J'avais rêvé toute la nuit de forêts impénétrables et d'animaux fabuleux. Loin d'en avoir éprouvé de la peur, j'en avais ressenti un enchantement presque voluptueux.

À mon arrivée à l'hôpital, le lundi suivant, la mère supérieure m'avait interpellée. Elle était gentille avec moi depuis qu'Amélie était partie. À croire qu'elle avait à cœur de la remplacer.

— Si tu veux te joindre à nous, Julie, ce serait avec plaisir que nous t'accueillerions parmi nous, les sœurs et moi, pour faire ensemble une prière d'Actions de grâces à la chapelle à midi.

— Et pour quelle occasion, ma mère ?

— Parce que nous avons reçu d'excellentes nouvelles de sœur Amélie et que c'est aujourd'hui la fête de notre guide, Vincent-de-Paul.

J'avais prié et chanté en parfaite communion avec les religieuses. J'avais médité. À la sortie de la chapelle, ma décision était prise.

C'est pourquoi je me souviendrai toujours de ce jour où j'ai décidé de quitter Chaumont, d'abandonner la vie monotone que j'y menais, d'aller retrouver Amélie au bout du monde dans l'espoir de vivre une vie nouvelle et exaltante. C'était le lundi 27 septembre 1948, le jour de la Saint-Vincent-de-Paul.

Je m'étais ouverte à la mère supérieure de mes intentions. Son premier instant d'étonnement passé, elle m'avait promis son soutien. Je m'en étais remise à elle pour toutes les démarches administratives nécessaires. Dieu sait si elles furent compliquées !

Comme Amélie avant moi, j'ai obtenu mon détachement auprès de l'administration pénitentiaire. J'ai proposé à mes parents de s'installer dans la maison des Quatre-Moulins. Ce qu'ils ont accepté avec une rapidité qui m'a fait sourire et plaisir à la fois. Je leur ai confié le chien d'Éliane et de Victor. J'espère que lui et le vieux chien de mes parents feront bon ménage.

J'ai envoyé une lettre à François, chez ses parents ne connaissant pas d'autre adresse, dans laquelle je lui ai fait part de ma future destination. J'ai subi une visite médicale approfondie et j'ai reçu les vaccinations préconisées pour ce pays au climat si particulier. J'ai choisi dans la remise une

cantine métallique de Victor afin d'y mettre mes affaires personnelles. Avant tout, des vêtements légers, des livres et les cahiers dans lesquels j'aime coucher mes impressions. Puis j'ai attendu.

Un ordre de mission était arrivé. Je devais me rendre à Bordeaux pour y prendre un cargo devant transporter du matériel et de la nourriture en Guyane. Quelques jours avant mon départ, Bastien, le meilleur ami de mon oncle Victor, m'a aidée à transporter ma cantine à la gare de Chaumont pour la faire enregistrer. Avant de quitter l'hôpital, j'ai osé embrasser la mère supérieure. Je l'ai remerciée pour tout ce qu'elle a fait pour moi quand j'étais dans la peine. Elle m'avait prise dans ses bras. Elle m'avait baisé sur le front et elle avait esquissé un geste de bénédiction. Ses yeux avaient brillé. J'en avais été toute retournée.

Mes parents et Bastien étaient venus m'accompagner jusque sur le quai de la gare. J'avais pris le train de Paris. C'était le mercredi 3 novembre 1948.

*

La mer qui s'ouvre devant l'étrave du *San Mattéo* me confirme que le bateau avance à vive allure. Bien qu'aux dires des marins la mer soit d'un grand calme, la brise marine et les mouvements du bateau m'obligent à rejoindre au plus vite la petite cabine qui m'a été affectée. Je la partage avec la femme d'un fonctionnaire de préfecture partant rejoindre son mari. Elle est à peine plus âgée que moi. Elle se prénomme Jacqueline. J'espère que nous deviendrons amies parce que nous n'allons plus nous quitter durant les quatre semaines que doit durer le voyage, si les conditions restent bonnes.

Les premiers jours, nous ressentons peu le désir de bavarder. De désagréables nausées nous imposent à toutes les deux de rester plus souvent allongées et silencieuses que debout ou sur le pont. Ces désagréments subis en commun nous rapprochent. Les jours passant, nous essayons, l'une soutenant l'autre, de faire quelques pas et d'aller prendre nos repas avec les autres passagers. En vérité, on est peu nombreux sur ce bateau. Il n'y a, mis à part l'équipage, que nous deux et un détachement de six gendarmes.

Jacqueline, qui par son mari sait plus de choses que moi et qui n'a pas sa langue dans sa poche, n'hésite pas à engager la conversation avec le gradé qui semble être le chef du groupe de militaires. « Si je ne me trompe pas, vous portez les galons d'adjudant-chef. Ils sont de couleur blanche. Ça veut dire que vous servez en gendarmerie départementale ».

Je la regarde avec des yeux ébahis. Non seulement elle n'est pas timide, mais elle est instruite. Après tout, elle est juste observatrice. Moi aussi je connais les deux galons blancs du lieutenant de Chaumont !

— C'est tout à fait exact, Madame. Vous êtes connaisseuse ! Peut-être votre mari est-il militaire ?

— Mon père l'était. Il était gendarme, à Gap, dans les Hautes-Alpes. Il portait les mêmes galons que vous. Je n'ai donc pas de mérite. Il a été tué au moment de la libération de la ville.

— Je suis désolé, Madame... Je ne voudrais pas me montrer indiscret, pourtant, qu'allez-vous faire en Guyane ?

— Ce n'est pas un secret. Je vais rejoindre mon mari à Cayenne. Il est chef de bureau à la préfecture. Et vous ?, enchaîne-t-elle.

— Pour ce qui me concerne, je rejoins Saint-Laurent-du-Maroni où je suis affecté. Quant à mes compagnons de voyage, ils vont compléter les effectifs des différentes brigades. Les gendarmes qui seront relevés reviendront d'ailleurs avec ce bateau qui devrait rapatrier des bagnards en France.

— Saint-Laurent-du-Maroni ?, dis-je avec précipitation. C'est là où je vais. Je vais travailler au pénitencier en qualité d'infirmière.

— Alors, on se reverra, Mademoiselle. Je suis l'adjudant-chef Bernard Leguin. Souvenez-vous de mon nom. Et vous, comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Julie, Julie Voillematin. Je viens de Chaumont, dans le département de la Haute-Marne. Pour tout vous dire, je connais la gendarmerie. Mon oncle était gendarme.

Nous voici tous les trois partis dans de bruyants éclats de rire. Le monde est petit !

*

Entre gens de bonne compagnie, les longues heures d'inactivité sur un bateau passent plus vite. On parle. On n'a rien d'autre à faire. On apprend à se connaître.

Jacqueline nous raconte, sans retenue aucune, sa jeunesse dans les Hautes-Alpes. Elle en a gardé une pointe d'accent chantant du Midi que, la surprise passée, je trouve agréable. Quand elle est née, son père était gendarme à la brigade de La Vachette. C'est là qu'elle a grandi, avec son grand frère, dans ce petit village de montagne d'où il était difficile de sortir l'hiver venu. Son père ayant été muté à Briançon, après une promotion, elle s'était retrouvée dans cette ville de

garnison des chasseurs alpins, tout en haut de la vallée de la Durance. Elle avait très tôt découvert les joies des balades en montagne l'été et des virées à ski à peau de phoque l'hiver. Elle évoque, de sa voix musicale, le jour où son père l'a emmenée, en juillet, découvrir la source de la rivière à 2 390 mètres d'altitude. À l'écouter, je vois l'eau sourdre sur les pentes du sommet des Anges, en contrebas de l'impressionnant fort du Gondran. Par les descriptions qu'elle nous en fait, j'éprouve l'envie de monter jusqu'au col du Montgenèvre qui marque la frontière avec l'Italie ou de la suivre à la recherche des sources cachées dans une vallée profonde. Une nouvelle promotion de son père et sa famille a emménagé à Gap. Elle ne tarit pas d'éloges sur cette plaisante ville située au pied du col Bayard et tournée vers le sud qui lui donne sa chaleur bienfaisante. Elle en vante le climat exceptionnel et ses 300 jours de soleil par an. Elle narre sa rencontre avec un ami de son frère qui, plus tard, ses études à Grenoble terminées et son entrée dans l'administration acquise, est devenu son mari. C'était juste après la guerre. C'est en le suivant qu'elle s'est émerveillée de Paris. Elle évoque la capitale avec des mots qui traduisent un éblouissement que je partage avec envie. J'aimerais, moi aussi, visiter Paris.

Encouragé par la spontanéité de Jacqueline, l'adjudant-chef évoque sa propre enfance à Châlons-sur-Marne. Ses parents y habitaient près de la gare. Cette évocation me provoque des frissons qui me parcourent le bas du dos. C'est là, dans ce quartier, qu'habite la sœur de Marcel. Si elle y réside toujours ! Je n'ai jamais détruit la lettre que Marcel m'avait donnée pour elle, au cas où j'aurais été dans la peine.

Je l'ai laissée, avec celle destinée à sa mère, dans un carton entreposé dans la remise des Quatre-Moulins. Je m'efforce de ne rien laisser paraître de mon trouble. Bernard Leguin passe sur sa jeunesse qu'il nous dit être sans intérêt. Il raconte son service militaire au Maroc et les difficultés d'avoir été gendarme pendant l'Occupation. Il ne s'attarde pas sur cette tranche de sa vie. Il précise avoir servi à Vitry-le-François puis à Reims. Devenu veuf et ses deux enfants ayant fondé leur propre famille, se retrouvant dès lors seul, il s'était porté volontaire pour vivre ses dernières années d'activité dans un département de l'outre-mer. On lui a proposé la Guyane. Il a accepté.

Quand arrive mon tour de me livrer au jeu des confidences, il n'est pas question que je me dérobe. Je raconte mon enfance, qui est peu originale, à Foulain et la mort de mon fiancé à Dunkerque. Jacqueline pose sa main sur la mienne pour me manifester sa compassion. Je tais évidemment mon passé de milicienne et je passe aussitôt à mon activité d'infirmière à l'hôpital de Chaumont. Comme il faut que j'en dise un peu plus, j'évoque la longue absence de mon père prisonnier en Allemagne. Ce qui, sans que je m'en rende compte, me conduit à raconter le sauvetage de François avec la complicité de sœur Amélie. Je ne saisis pas tout de suite leurs regards admiratifs. Je termine en précisant que c'est pour répondre à l'appel de cette sœur de la communauté de Saint-Vincent-de-Paul que je me rends en Guyane. Je prends soin d'insister sur le fait que je vais à Saint-Laurent en qualité d'infirmière et non en celle de future religieuse. Ce qui les fait rire tous les deux.

Outre les conversations agréables entre gens qui se sont

découvert des points communs, nous nous retrouvons pour de longues parties de cartes. Puisqu'il est plus intéressant de jouer à quatre qu'à trois, l'adjudant-chef invite un de ses compagnons d'armes à se joindre à nous. Il a choisi un gendarme aussi moustachu et expérimenté que lui. Par égard pour nous, il a veillé à préférer quelqu'un qui n'est pas bavard. Si je savais déjà jouer à la belote, qui était le jeu favori de mon oncle Victor et de ma tante Éliane, je découvre le jeu de tarots pour lequel je me passionne. J'en assimile sans difficulté les règles et je me montre adroite au maniement de la carte. Par contre, je m'amuse de voir Jacqueline rencontrer d'insurmontables difficultés s'agissant de l'ordonnancement dans sa main menue des innombrables cartes et de la logique des annonces.

Bref ! Le temps passe, presque agréablement.

Le voyage se poursuit sans désagréments marquants. Les premières appréhensions passées dans cette vaste étendue où rien n'arrête le regard, je prends plaisir à me laisser vagabonder sur cette immensité sans fin. Le mouvement des vagues est sans cesse différent. La couleur du ciel et celle de la mer ont des nuances changeantes au gré de la position du soleil ou de la lune et de l'intensité des nuages. Les zébrures des orages sont d'une beauté féérique. Cependant, les rugissements fracassants du tonnerre rappellent qu'elles peuvent être source de frayeur et cause de malheurs. Surtout si ces colères du ciel sont accompagnées de sursauts désordonnés du navire ballotté par la houle.

Jacqueline et moi, nous ne nous lassons pas de suivre la course frénétique des dauphins qui jouent à nous accompagner, parfois sur de longues distances. Nous nous

épuisons à scruter les flots afin de déceler la présence de baleines. Grâce aux indications d'un matelot, il m'est arrivé d'apercevoir les dos arrondis d'un groupe de cétacés. Je m'amuse à remarquer, pour la première fois moi qui n'ai connu que des horizons bornés, qu'au loin la mer n'apparaît pas plate, mais bombée.

Notre étonnement à toutes les deux est grand de constater que les jours s'écoulant la fraîcheur a disparu.

« C'est parce qu'on se rapproche de l'équateur. Attention ! La fréquence des pluies et leur intensité vont vous surprendre », nous avait prévenues l'adjudant-chef.

✱

Au bout de quatre semaines d'une traversée paisible, j'observe dans le ciel la présence d'oiseaux de plus en plus nombreux. Certains trouvent l'audace de venir se poser sur notre bateau.

— C'est parce qu'on se rapproche des côtes, me fait remarquer Jacqueline.

— On va donc bientôt arriver !

— Un matelot m'a dit que c'est pour demain.

— Il nous reste à scruter l'horizon pour voir s'approcher la terre.

Ce que nous faisons sans plus attendre. Quand la nuit tombe, tôt et brutalement, rien n'est encore apparu dans le lointain. Déçues, nous regagnons notre cabine.

Excitées par l'arrivée prochaine, nous sommes toutes les deux sur le pont alors que le jour pointe à peine. Nous ne voulons pas perdre une seule miette des manœuvres d'approche de cette terre inconnue. Grande est ma surprise de constater que la côte est proche et que le navire est immobile dans ce qui me semble être une large baie.

L'adjudant-chef, impatient comme nous le sommes nous-mêmes, est déjà là, accoudé.

— Nous sommes arrivés en pleine nuit, plus tôt que prévu, nous dit-il. Le capitaine a dû se mettre à l'ancre. Nous sommes à l'embouchure de la rivière Cayenne devant la pointe du Larivot.

— Avez-vous vu cette eau trouble, dis-je tout étonnée par cette eau limoneuse qui nous entoure.

— Ce sont les pluies de cette nuit qui se sont déversées dans la rivière et qui y ont entraîné les boues rouges venues de l'intérieur.

— Je n'ai rien entendu, intervient Jacqueline. Pourtant, j'avais l'impression de ne pas avoir assez dormi. J'ai été importunée par un moustique !

— Il faudra vous y habituer, Madame, lui dit en souriant l'adjudant-chef. On m'a prévenu qu'ils étaient gros et voraces ici !

Nous sommes interrompus dans nos réflexions par le bruit de l'ancre que l'on remonte. Le bateau vibre. Il se met en mouvement. La cheminée crache une fumée plus dense qui nous oblige à tourner la tête pour nous protéger des poussières noires et âcres qu'elle rejette. Laissant la pointe du Larivot derrière lui, le San Mattéo s'avance, à vitesse réduite, vers ce qui semble être le port de Cayenne.

— Quel peut être ce grand bâtiment blanc que l'on voit sur cette butte ?, dis-je à voix haute ne m'attendant pas à recevoir de réponse puisque nous sommes tous de nouveaux arrivants.

— C'est l'hôpital de Cayenne, dit dans mon dos un marin qui se tient prêt à lancer le cordage qu'il tient dans ses mains.

Je me retourne pour le remercier. Trop tard. Il a déjà disparu, absorbé par sa manœuvre.

Quelques bateaux de faible tonnage sont rangés le long d'un quai, côté ville, tandis que de grosses barques, sans doute des bateaux de pêcheurs, semblent s'être enfoncées dans la vase au bout de longues jetées de bois montées sur des pilotis tordus.

Le capitaine, aidé du pilote qu'un canot a déposé alors qu'on était au mouillage, dirige avec précaution son navire le long du quai, côté mer. Les cordages sont jetés. Une grue s'approche en glissant. Elle tourne son long bras pour procéder au déchargement.

Fascinée par l'appontage, j'oublie d'observer ce qui se passe autour de moi. L'adjudant-chef rassemble ses hommes dont il vérifie la tenue. Jacqueline s'agite ; elle croit avoir reconnu son mari parmi ces hommes vêtus de blanc et coiffés d'un casque colonial qui s'approchent du pied de la passerelle que les marins sont en train de positionner. Je ne sais pas si je suis attendue, mais je suis déçue de ne pas apercevoir, dans cette masse de gens, la coiffe blanche si caractéristique des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Je vois bien une femme vêtue d'une longue robe grise ou bleue et les cheveux couverts d'un fichu d'une couleur indéfinie faire de grands signes ; je n'y prête pas attention. Ce ne peut être à moi que sont adressées ces marques de bienvenue.

Je m'avise soudain que j'ai laissé mon bagage léger dans ma cabine. Je sais que je n'ai pas à me préoccuper de ma cantine. Elle sera descendue par les soins des marins et entreposée quelque part où je pourrai la récupérer demain. Quand je reviens sur le pont, les gendarmes ont disparu, ainsi que Jacqueline. J'en ressens un pincement de déception.

Je croyais m'être fait de véritables amis. Ils sont partis sans me saluer !

Je me dirige vers la passerelle. Avant que je m'y engage, le capitaine me salue avec courtoisie. Je le remercie d'un franc sourire et d'une vigoureuse poignée de main.

La passerelle franchie, je pose le pied sur le sol mystérieux de la Guyane.